

Excursions du côté de l'amour et de la mort

Fernand Ouellette, *Je serai l'Amour. Trajets avec Thérèse de Lisieux*, Montréal, Fides, 1996, 440 p.

Serge Bureau, *Aujourd'hui, la mort*, Montréal, Fides, 1996, 304 p.

Michel Gaulin

Numéro 88, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39288ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1997). Compte rendu de [Excursions du côté de l'amour et de la mort / Fernand Ouellette, *Je serai l'Amour. Trajets avec Thérèse de Lisieux*, Montréal, Fides, 1996, 440 p. / Serge Bureau, *Aujourd'hui, la mort*, Montréal, Fides, 1996, 304 p.] *Lettres québécoises*, (88), 44–45.

Excursions du côté de l'amour et de la mort

Deux ouvrages qui, en des cheminements différents, s'interrogent pourtant sur la même chose : les finalités, premières et dernières, de l'existence humaine.

ESSAI
Michel Gaulin

LA TRADITION CLASSIQUE ET LA LITTÉRATURE, sans parler de l'apport plus récent de la psychanalyse, nous l'ont appris depuis longtemps : Éros et Thanatos — l'amour (au sens large) et la mort — sont proches parents l'un de l'autre. Pyrame et Thisbé, Tristan et Iseult, Didon et Énée, Roméo et Juliette, Othello et Desdémone, autant de couples célèbres dont la destinée témoigne du combat incessant entre le principe de vie, représenté par Éros, et les pulsions de mort. D'autre part, la vocation de l'être humain à vivre « en relation », cet appel qui, dans sa manifestation la plus haute prend sous une forme ou une autre le nom d'« amour », de même que la certitude qu'il a d'avoir à mourir, constituent assurément les deux finalités les plus importantes de la vie humaine. C'est à une réflexion sur ces sujets essentiels que nous convient, chacun à sa façon, les ouvrages qui font l'objet de la présente chronique.

Thérèse de Lisieux et l'Amour

Thérèse de Lisieux — dont on célèbre en 1997 le centenaire de la mort — avait très tôt centré tout son être sur l'Amour. Sa mort, survenue à l'âge de vingt-quatre ans, dans d'horribles souffrances, marque le point culminant, la consommation, en quelque sorte, de cet Amour. Thérèse, fait en effet observer Fernand Ouellette, « se précipite dans l'Amour en laissant agir l'Amour et la mort en elle » (p. 349), comme si l'une était le complément naturel de l'autre.

Ouellette n'est assurément pas le seul Québécois à avoir été fasciné — surtout depuis la canonisation de la carmélite, survenue en 1925¹ — par la figure de Thérèse de Lisieux et sa « petite voie » faite d'un mélange d'humilité profonde et d'une totale confiance en Dieu illuminée par l'amour. Mais le sujet lui allait pour ainsi dire comme un gant, à partir du moment où il eut découvert la personnalité de l'humble carmélite et son parcours spirituel, et qu'il en eut perçu toutes les résonances et les retentissements pour sa propre expérience. Empreint d'une vive spiritualité, son livre est une œuvre profondément personnelle, où le sous-titre retenu, *Trajets avec Thérèse de Lisieux*, compte tout autant que le titre principal (*Je serai l'Amour*), emprunté à un manuscrit de Thérèse daté de 1896, un an à peine avant sa mort. Certes, Ouellette y évoque, avec une parfaite connaissance de la biographie et de l'œuvre, le parcours de Thérèse, comme il y examine la portée et la pertinence — toujours actuelle — de son message. Mais également, et peut-être surtout, il se place en totale disponibilité devant Thérèse, dans le but de déchiffrer le plus complètement possible la qualité de son amour et ainsi, nous dit-il, de « mieux me comprendre moi-même dans

ma confrontation si difficile avec le Christ et avec le Royaume » (p. 11). Il le fait en outre dans ses termes à lui, qui sont en même temps les thèmes majeurs de son œuvre : la lumière ; le feu (il avoue avoir été « foudroyé » par la découverte de l'amour chez Thérèse, p. 11) ; la nuit ; le « saut » ; le désir ; le regard, etc.

On ne se trouve donc pas ici en présence d'une œuvre de mièvre spiritualité ou simplement de circonstance (comme tant d'autres en cette année du centenaire), mais bien d'un essai dans la définition la plus rigoureuse du terme, et qui plus est, de l'essai d'un laïc, n'ayant de par son état aucune autorité constituée pour aborder les questions de spiritualité, mais qui n'en reste pas moins préoccupé et passionné au plus haut point par les questions liées aux finalités de la vie qui sont bien, en dernière analyse, des questions de spiritualité à proprement parler. « J'avance à découvert », fait observer Ouellette aux premières pages de son livre (p. 12), ce qui est bien la marque caractéristique de l'essai en tant que genre littéraire. Mais il veut aussi s'efforcer, comme il le dit presque dans le même souffle, de « d'écrire avec Thérèse » (p. 13), de cheminer en sa compagnie pour qu'elle lui indique la voie à suivre.

Autre signe qu'il s'agit bien ici d'un livre d'écrivain (plutôt que, disons, d'exégète ou de théologien) : l'importance que Ouellette accorde à l'écriture chez Thérèse. Ce serait dans l'écriture que Thérèse aurait atteint le parachèvement du « grand œuvre » de sa vie, soit « l'union de son âme avec Jésus » (p. 34). Elle-même se serait mise en disponibilité devant Dieu, se serait laissé « écrire » par Lui, comme Ouellette lui-même aspire à se servir d'elle comme médiatrice dans son approche du mystère de Dieu. De façon plus générale, Ouellette s'intéresse également dans ce livre à l'écriture des grands mystiques dont la plupart, à côté de saint Jean de la Croix, sont des femmes : Catherine de Gênes, Thérèse d'Avila, Julienne de Norwich, Élisabeth de la Trinité, Edith Stein. Mais il porte une affection particulière à Thérèse, aux deux Marie de l'Incarnation (Marie Guyard, la « nôtre », et Jeanne Acarie), de même qu'à la Québécoise Dina Bélanger, parce qu'elles ont, à ses yeux, l'avantage, pour un écrivain de langue française, d'avoir écrit dans « notre langue » (p. 37). Comment Dieu, se demande Ouellette,

choisit-il de nous parler en français [...]. De quelle façon s'opèrent, à travers notre langue le passage, le filtrage, la tentative de communication d'une expérience qui s'élève à de tels sommets ? (p. 38)



Fernand Ouellette

Et d'ajouter qu'il faut « revenir aux mystiques français [...], [r]edécouvrir des signes de Dieu à travers nos fibres mentales » (*ibid.*). On reconnaîtra facilement, dans des propos comme ceux-là, l'une des préoccupations majeures de la pensée fortement articulée, et de l'action de Fernand Ouellette, intellectuel et écrivain québécois.

La représentation, en tout cas, qu'il nous donne ici de Thérèse de Lisieux révoque en doute celle que continue trop souvent de véhiculer l'imagerie traditionnelle. Sous sa plume, la petite carmélite prend l'allure d'une réformatrice, d'une femme qui puisait dans l'Amour une force de subversion contre les idées reçues de la bourgeoisie de son temps. À la raison raisonnée et à la science, Thérèse substitue l'Amour. Contre les notions de péché et de morale, elle affirme au premier chef la supériorité de la grâce.

Le livre que signe ici Fernand Ouellette est un livre fort qui ne s'adresse pas aux âmes craintives, mais bien plutôt à celles qui sont prêtes à prendre à bras-le-corps les questions essentielles et éternelles de la destinée humaine.

L'expérience de la mort

Serge Bureau, quant à lui, a été amené à se pencher sur l'expérience de la mort après avoir eu à vivre la perte de ses parents, disparus à quelque quinze jours d'intervalle l'un de l'autre au cours de l'automne 1991.

Rien ne laissait présager la mort de mes parents [...]. Quelques mois et je me retrouvais comme tant d'autres, orphelin, plein de larmes et de tristesse, devant un mur de questions et de réflexions,

nous confie-t-il aux premières lignes de la présentation de son ouvrage (p. 9).



Son travail de deuil, Bureau l'a accompli en partie par l'entremise d'une série d'émissions radio-phoniques qu'il a conçue et présentée à la chaîne culturelle FM de Radio-Canada, au printemps de 1994 tout d'abord, puis en rediffusion à l'été et à l'automne de 1996. À la fin de la même année paraissait, fruit d'une collaboration entre la société d'État et les Éditions Fides, une transcription remaniée des vingt entretiens de cette passionnante série.

À son micro, Bureau a donc invité tour à tour toute une brochette de spécialistes — québécois et étrangers — de la mort : médecins et autres intervenants du domaine de la santé, juristes, philosophes, historiens, anthropologues, enfin représentants des diverses religions et croyances. Certains d'entre eux (Michel Vovelle, André Comte-Sponville, Dominique Fernandez) portent des noms connus d'un public cultivé ; d'autres sont d'obscurs travailleurs occupés, au jour le jour, dans la plus grande abnégation, à soulager la souffrance, ou encore à étancher la peine que les disparus laissent derrière eux. Un autre, enfin, était un sidéen à la « mort annoncée » (p. 268), disparu depuis.

La série propose peu de réponses fermes (tel n'était sans doute pas là son but), mais favorise une réflexion utile sur des questions que les

hommes se posent depuis la nuit des temps ou encore qui ont surgi à la faveur du développement d'une société de plus en plus technologique : la mort est-elle une punition comme le veut l'histoire du paradis terrestre ou l'interprétation donnée aujourd'hui à des maux tel le sida ? que penser du suicide ou de l'euthanasie ? quel rôle peuvent jouer les soins palliatifs ? et qu'en est-il de phénomènes plus ésotériques comme les *near death experiences* ? Autant de questions qui engendrent des réponses différentes selon les valeurs religieuses, humaines ou scientifiques auquel chacun souscrit.

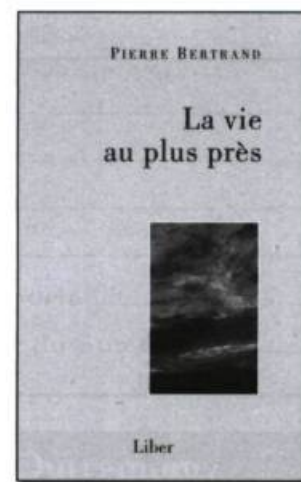
C'est Montaigne, cité ici par André Comte-Sponville (p. 247), qui faisait observer que les hommes « vont, ils courent ; de la mort, nulle nouvelle » ; et pourtant, chacun, quel qu'il soit, doit un jour ou l'autre la regarder en face — celle des autres, d'abord, puis en bout de ligne, la sienne. Puisse le beau livre de Serge Bureau (agrémenté, au début de chaque chapitre, par des photos pertinentes reproduites en grisaille) aider à réfléchir sur ce grand sujet et inspirer à chaque lecteur une sagesse pleine d'espoir à la perspective de l'au-delà.

1. Les pages du journal tenu à l'occasion d'un séjour à Paris, entre 1920 et 1927, par le peintre nicolétain Rodolphe Duguay et que vient de publier la revue *Liberté* (n° 231, vol. 39, n° 3, juin 1997, p. 64-102) nous montrent de façon touchante un autre Québécois dont l'humilité de la foi trouvait son pendant et son inspiration dans le témoignage qu'avait été la vie de Thérèse.

LIBER



Pierre Bertrand
LA VIE AU PLUS PRÈS



192 pages, 24 dollars